

MAGUELONE et OEDIPE à Marigny

LE plus excellent et le plus éloquent des quatre personnages de *Maguelone*, il n'y a pas le moindre doute : c'est celui de la muette. Une petite gitane qui nous subjugué, d'abord parce qu'elle se présente sous les charmants traits et avec la silhouette de liane dansante d'Elina Labourdette, ensuite (et surtout peut-être) parce qu'elle ne parle pas. (Voilà pourquoi notre fille est muette).

Un être qui se fait face à des pérorateurs débordant l'un de truismes, l'autre de sophismes, ruisselant d'incontinence salvatrice, tournoyant vertigineusement dans leur vide de cœur et de pensée, le voilà l'être humain — le seul de la pièce — par opposition aux autres : mécaniques bavardes et caricatures en réduction des logomachies d'analphabètes.

Il est impossible qu'un auteur comme Maurice Clavel, qui s'est déjà fait la main sur plusieurs pièces, n'ait pas mesuré par avance l'écrasante supériorité du silence sur le verbalisme effréné quand le contraste entre l'un et l'autre est poussé, comme dans *Maguelone*, aux dernières extrémités.

Donc ce n'est pas inconsidérément, par inadvertance, mais par une artificieuse astuce, qu'il a commis cette Maria-lé-Gitane au sein de traduire sans paroles, rien que par des expressions changeantes de visage, par gestes et par soubresauts les impressions de stupeur, d'accablement, de regret, voire d'annul qui lui inspirent — comme à nous — l'inconcevable insignifiance des propos, sardoniques ou véhéments, déferant comme raz-de-marée sur ce rivage méditerranéen. Car il faut préciser que *Maguelone*, c'est une pièce un peu désertique, non loin d'Aiguemortes. Là s'affrontent deux orateurs (en juillet 1940) :

Un tribun syndicaliste juif, qui essaye « d'échapper avec sa fille aux policiers de « l'Etat Français » en s'embarquant (pour l'Angleterre, je suppose ?) et un doctrinaire énérvé « de droite » dont les discours m'ont semblé porter spécifiquement la marque de ce que l'on appelait fièrement

avant et « pendant » 1940 et de ce que l'on n'ose pas encore aujourd'hui rebaptiser de son vrai nom : *faschisme*. Deux ennemis politiques de longue date : ils se connaissent et s'opposent depuis des années. Au moment où ils se rencontrent au seuil, l'un de la Résistance (via Londres), l'autre de la trahison (via Vichy), que va donner cette collision — bien fortuite, bien gratuite — de leurs deux destins ? Eh ! bien, elle ne donne rien : je m'en excuse dans la mesure où Maurice Clavel a fait en le dessiner, par sa fiction, de suggérer « des choses » à la Résistance d'hier et d'aujourd'hui (qui le compte *Mier* dans ses rangs). Non, sur ce plan-là, ça ne donne rien et ça ne peut rien donner. La conjonction-selon-Clavel du Juif syndicaliste et du fasciste est aussi peu démonstrative que possible. Il a fait, peut-être sans le vouloir, du premier une ganache emphatique et du second un fanatique dans les mots et un timide en actes, d'où il résulte qu'aucun des deux n'est tout à fait le type qu'il devrait représenter et que, chacun restant in-

vertébré, leur accrochage ou leur décrochage finalement ne signifie pas grand-chose. Il faut beaucoup de force exhaustive à Jean Servais et de satanisme éclairé de naïveté à Jean-Louis Barrault pour tenir cambrés malgré tout ces deux débilés des os et de l'âme. Sylvia Montfort assume, au titre de fille d'apôtre et de persécuté, un emploi à la fois difficile et effacé un peu analogue à celui de la pleureuse en service commandé. Madeleine Renaud ne fait en prologue qu'une apparition de météore mais providentielle dans la mesure où, grâce à un peu de « cette obscure clarté qui tombe des étoiles », elle retarde, tout en nous y préparant gentiment, le moment fatal où les brouillards de la phraséologie vont noyer le ciel et la mer.

Il apparaît que le néo-gangstérisme de presse, consacré au culte mortuaire de l'escroquerie intellectuelle et nationale décodée mais non encore enterrée avec le marxisme, apporte beaucoup de précipitation à s'emparer joyeusement de cette pièce de Maurice Clavel non pour l'admirer, mais pour « mettre dans le même sac » (comme écrivait tristement M. Mauriac il y a... longtemps) les Français qui combattent les Allemands sous l'occupation et ceux qui, par haine des Russes, s'essayent au jeu de porte-queue des occupants. Que *Maguelone* apporte de l'eau à ce moulin-là, ce n'est grave que pour lui. Si quelqu'un doit en être consterné, c'est lui surtout. Notre consternation à nous parviendrait plutôt, pour l'instant, de la faiblesse en soi du texte d'hier soir, signé du même qui écrivit *Les Incendiaires*.

Des alexandrins en comparaison desquels ceux du théâtre de Camille Doucet, d'Auguste Vacquerie et d'Alphonse Karr, vers l'an 1865 ou 1880, méritent vraiment, rétrospectivement, notre considération la plus distinguée !

Mais peut-être, après tout, est-il encore plus « distingué » depuis hier — par le snobisme vorace de ces idoles foudroyées dans le renouvellement, à entendre à « nos songes », rimant avec « je m'éponge », ainsi qu'à :

Je n'ai pas assumé le sublime
[devoir
Pour en évaporer le mérite en
lum sois.

Et puis à :

Vous êtes un faiseur de sonnettes
[et de psaumes

rimant avec (que voulez-vous !) :
Hommes !

A propos d'hommes, je vous communiquerai par faveur spéciale la dernière version, dans la traduction André Gide, de la réponse qu'Oedipe fit au Sphinx. Citation de l'auteur :

« Le seul mot de passe pour n'être pas dévoré par le Sphinx c'est : *L'Homme*. »

N'ayant pas de place pour m'étendre sur cette représentation d'*Oedipe*, qui n'est d'ailleurs pas une création, mais une très brillante « entrée au répertoire » de la Compagnie J.-L. Barrault, j'ose exceptionnellement vous renvoyer aux *Lettres françaises*. L'essentiel à souligner c'est que le génie de désagrégation (au sens littéral) d'André Gide est tout entier ici à sa proie dévitalisée : il a magistralement dévitalisé, vidé de sa substance dramatique l'affaire Oedipe. Mais c'est d'une parfaite virtuosité dans le jeu de transposition allant jusqu'à la parodie. Et la mise en scène de Jean Vilar est éblouissante, son interprétation du rôle d'Oedipe absolument magnifique. Pierre Bertin, W. Sabatier, R. Dhéran, Caivé, Outin, Juillard, Marie-Hélène Dasté : remarquable ensemble, dont je « sors » Elina Labourdette parce qu'ici elle ne joue plus les muettes, elle a même la langue bien pendue, et Anne Carrère est une bien jolie Antigone.